

TE SOUVIENS-TU ?...

Enfant, j'allais pieds nus, t'en souvient-il encore ?
Dire une humble prière à la croix du chemin :
Ce symbole d'amour que le passant honore
Et qui fut tant de fois embelli par ta main.

Tu dois t'en souvenir ; dans la grande prairie,
Nous allions si gaiement cueillir de fraîches fleurs
Pour en faire un bouquet que la vierge Mario
Recevait, bien souvent, humide de nos pleurs.

Que nous l'aimions tous deux cette belle Madone
Qui nous tendait ses bras et toujours souriait ;
Quand sur son front tout blanc tu mettais la couronne,
Frère, tu t'en souviens. Le beau temps que c'était !...

L'âge vint ; tu grandis, et j'étais jeune fille
Lorsque tu désertais les sentiers d'autrefois.
Triste, mais plein d'espoir, tu quittas la famille.
Oh ! comme je pleurai près de la vieille croix....

Seule, j'allai toujours porter roses nouvelles
Où j'aimais à te voir sous les arbres feuillus.
Mais, je ne sais, les fleurs me paraissaient moins belles,
Et la vierge aux doux yeux ne me souriait plus....

Depuis, l'aile du temps lentement nous dérobe
Notre franche gaieté, nos rêves les plus doux :
Dix fois, la blanche neige a déployé sa robe
Et je vais, seule encore, à ce vieux rendez-vous.

Reviens donc un moment. Oh ! reviens, mon bon frère,
Appuyer l'homme fort où s'appuya l'enfant.
Près de la croix de bois, une sœur en prière
Se repose et t'attend.

Gentilly, mai 1885.

E*

Il faut que jeunesse se passe

M. Coté a fait à Montréal, (Union catholique) une conférence très appréciée, intitulée : *Il faut que jeunesse se passe.*

« Oui, a dit le conférencier, il faut que jeunesse se passe, mais à bien faire, à utiliser pour la religion, pour la famille, des forces dont elle est si richement dotée, à faire pour l'avenir provision de sagesse et de santé, à s'habituer au travail, à préférer le toit et la table du père de famille à la gargotte, à la buvette, au petit club ; à choisir de préférence les réunions de famille... aux réunions entre quatre murs, aux petits groupes de jeunes amis où les conversations ne roulent que sur le vin, les courses, les chevaux, les femmes légères et les dernières représentations des cabotines fardées de l'opéra-bouffe. »

M. Côté termine son intéressante conférence par les lignes suivantes.

« Et l'ange chargé par l'Éternel de veiller aux destinées de notre nationalité, au lieu de voiler sa face attristée par le spectacle d'une jeunesse désordonnée et courant à la ruine, aura la consolation de contempler dans le plein épanouissement du bien, une génération, belle, forte, vertueuse et pleine de promesses pour l'avenir de notre cher Canada. »

LE DÉPART

A MA PETITE SŒUR.

Ma Louisa, ma petite blonde,
Oh ! viens t'asseoir sur mes genoux,
Que je te berce comme l'onde
Berce le cygne au chant si doux !

Laisse errer mes mains caressantes
Sur ton cou, dans tes boucles d'or,
Et qu'aussi mes lèvres aimantes
Sur ton front se posent encor.

Car, vois-tu, bientôt, ma mignonne,
Ton frère en pleurs va te laisser,
Et le baiser que je te donne
Ah ! c'est bien mon dernier baiser !

Tiens ! à mon départ tu t'opposes !
Mais en vain tes deux petits bras,
Ainsi que des chaînes de roses
Tentent de retenir mes pas.

J'entends une voix qui m'appelle,
Le ciel me dit de tout quitter :
Il faut donc se dire, ô ma belle,
Un long adieu sans s'attrister.

Mais toujours ta céleste image
Flottera dans mon souvenir,
Et ton gracieux babillage
De loin viendra me réjouir....

Sur mes genoux, saute en cadence,
Chante de ta plus fraîche voix,
O ma sœur, ange d'innocence,
Car c'est pour la dernière fois !

M**

Extrait du *St. Viateur's College Journal*, Bourbonnais Grove, Ill., avril 1885.

Dans la rue, un gamin aborde un passant et lui demande en pleurnichant : Un petit sou pour un pauvre aveugle — Et où est-il ton aveugle ? — Monsieur, il est là-bas qui regarde les images.

L'homme ne s'avise jamais de se mesurer à son *cercueil*, qui seul néanmoins le mesure au juste.

BOSSUET.